

Été 2026

Quand tombe
la nuit

L'Alinéa

La revue de
l'Association
des auteures
et auteurs de
l'Estrie



Philosophie

éditoriale

L'Alinéa est une revue littéraire publiée par l'Association des auteures et auteurs de l'Estrie (AAAE). Elle offre une plateforme aux écrivain-es et ami-es des lettres de la région pour partager leurs œuvres et leurs réflexions. Elle est publiée deux fois par an et, grâce à la générosité de ses contributeur-rices, elle est imprimée à petits tirages en plus d'être disponible en ligne.

Pour paraphraser Mark Zuckerberg, la revue est gratuite et le restera toujours. Le but n'est pas de faire du profit (ou de récolter vos données), mais de promouvoir la littérature et la culture en Estrie, en offrant une expérience de travail éditorial et un espace de publication aux auteur-rices de la région.

Dans l'esprit associatif cher à l'AAAE, L'Alinéa est un espace démocratique où toutes les voix sont égales et où se côtoient des personnes d'horizons variés, des auteur-rices chevronné-es aux néophytes qui en sont à leurs premiers textes, en passant par les étudiant-es qui trouvent le temps d'écrire entre un cours sur Anne Hébert et un shift de soir au Tim Horton's.

Formé d'enseignant-es et d'étudiant-es de littérature, d'avidés lecteur-rices, d'écrivain-es reconnu-es et autopublié-es, de jeunes et de moins jeunes, de fans de

polar ou d'expert-es de Marie-Claire Blais, le comité éditorial, représentatif de la diversité et de la richesse des membres de l'association, privilégie une approche horizontale et conviviale du travail littéraire. Il souhaite travailler avec des auteur-rices prêt-es à discuter de leurs textes dans la bonne humeur. L'idée n'est pas d'imposer à quiconque une façon de voir les choses, mais de réaliser pleinement le potentiel des textes reçus.

L'Alinéa publie des œuvres originales et inédites, qui peuvent prendre la forme de nouvelles, de poèmes, d'essais ou de récits. Les textes sont sélectionnés en fonction des critères suivants :

- qualité littéraire;
- pertinence par rapport aux thèmes proposés;
- capacité à toucher les lecteur-rices;
- singularité de la voix;
- justesse de la langue;
- force du regard sur le monde.

Les auteur-rices sont invité-es à soumettre leurs œuvres via le site web de l'AAAE. Chaque soumission est examinée anonymement par le comité éditorial. Les auteur-rices retenu-es sont informé-es par courriel et leurs œuvres sont publiées dans le numéro suivant de la revue.

COMITÉ ÉDITORIAL

Félix Devault-Dionne
Antonin Marquis
Bernard Paquet
Allyson Rodrigue
Florent Gouézin
Raphaëlle G. Grenon

ILLUSTRATIONS ET DESIGN GRAPHIQUE

Caroline Leduc

PÉRIODICITÉ

Variable

NUMÉRO

Été 2026

DATE DE

PRODUCTION

Avril 2026

ASSOCIATION DES AUTEURES ET AUTEURS DE L'ESTRIE (AAAE)



151, rue de l'Ontario,
Sherbrooke (Québec)
J1J 3P8



info@aaaestrie.ca



819.791.6539



aaaestrie.ca

Nous remercions Dunin Technologie, la députée de Sherbrooke, madame Christine Labrie, dans le cadre du programme de Soutien à l'action bénévole (SAB), ainsi qu'André Bernier, journaliste, auteur et membre fondateur de l'AAAE, pour leur soutien financier.

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2025

ISSN 3111-0738

4	Quand tombe la nuit	Introduction à la thématique
6	Les larmes froides de la ville	Jenny Monica Etienne
7	Quand se déploient les nuits bleues	Philippe son Juste
9	Son absence est partout	Nicole Vachon
11	Même si mourir	Jean K. Witterman
12	Premier rendez-vous	Pascale Bonin
15	Étienne et l'a.m.e.r	Edward Beurdouche
17	Carcasse	Marie-Ange Claude
18	Nos mosaïques nocturnes	Sarah Baril-Bergeron
21	Cône de silence	Diane Gravel
22	Le visiteur	Diane Jacques
23	Mes nuits vers minuit	Omar Ait Hammou
24	Crépuscule apprivoisé	Hélène Létourneau
27	Un tigre dans la nuit	Justine Meilleur
29	Nocturnales	Suzanne Pouliot
30	Grimoire	Appel de textes

Quand tombe la nuit

Le soleil se couche; la nuit tombe.

Cette formulation évoque un phénomène soudain, une chute brusque; quelque chose retient la nuit, puis elle nous recouvre de ses ténèbres, d'un coup, comme on place un drap sur une cage de perruches. Apparaissent alors les astres trahis par la lumière du jour et la prise de conscience d'un monde invisible à l'œil nu. C'est la nuit que les chats sont gris, qu'on perd la notion de la réalité pour tomber dans un monde étrange. Révélée par une lune pleine, notre ombre ne nous appartient plus tout à fait.

La nuit, c'est la cécité, le danger, la peur. On souffre d'insomnie, on se retourne dans son lit en appréhendant le lendemain, en se repassant en boucle telle scène embarrassante de la journée, en s'en voulant de ne pas déjà être endormi. C'est la nuit qu'on se demande bizarrement si les fantômes pourraient exister, car comment expliquer ce craquement étrange dans l'escalier?

Nous fuyons dans le sommeil (quand il vient) comme toutes ces proies qui se blottissent dans les frondaisons ou au creux de terriers humides pour échapper aux prédateurs qui rôdent le museau bas et les sens aux aguets. Les lois humaines ne s'appliquent pas au règne animal, qui s'anime alors en un ballet sanglant et primordial.

Mais la nuit, c'est aussi le calme, le silence, la paix. Les autoroutes se taisent, les feux de camp dorent

les fougères et l'esprit peut enfin y verser tout ce qui monte, sans jamais faire de dégâts. Sous couvert de la nuit, on peut penser librement sans crainte d'être démasqué; la transgression nocturne appelle nos sens en révolte, que mutile la raison diurne. La nuit porte au rituel, qu'il prenne la forme de boucane de sauge, de crème protectrice à l'acide hyaluronique ou d'un eyeliner hydrofuge appliqué dans un autobus direction centre-ville.

Mais la nuit tombe-t-elle encore? Nos nuits ne sont-elles pas de moins en moins sombres? Les lumières d'origine humaine polluent le ciel nocturne et dérangent les cycles naturels des migrations animales. Les ampoules, LEDs et autres néons ne seraient-ils qu'une façon pour l'être humain de se rassurer, de repousser les ténèbres qui le terrifient? Combien d'individus n'arrivent plus à dormir, la rétine brûlée par la lueur bleue des écrans hypnotiques?

La Grande noirceur d'une nuit de l'esprit, comme un crépuscule ignoré par des enfants pris dans leurs jeux, s'installe malgré tout, les forçant à accepter que le jour est terminé. Sans lumière, impossible de lire, de voir clair; c'est la nuit que disparaissent les militants et les droits civiques. C'est aussi la nuit qu'éclatent les vitrines et que s'élaborent des comités clandestins.

La nuit: absence de lumière ou présence de noirceur? Pourquoi pas les deux?



Les larmes froides de la ville

PAR JENNY MONICA ETIENNE

Une fois le soleil mort

La ville pleure en silence avec les yeux délavés,
ses défunts.

Les chaussées absorbent les courses nerveuses.
Les maisons retiennent leur souffle vital,
Et les réverbères s'inclinent sous la lourdeur
de l'obscurité.

Une fois le soleil mort

Les balles chantent.
Elles assaillent les cloisons,
Elles traversent les chairs,
Elles lacèrent les invocations.
Le silence se rompt en rafales,
Et chaque cri devient
Un vestige qu'on dissimule au lever du jour.

Une fois le soleil mort

On fait face à nos journées merdiques, l'estomac
creux, les poches trouées, l'âme épuisée.
On s'enivre de désillusion comme un breuvage
amer qui ne guérit rien.
Les cadavres de bouteilles s'amoncellent,
Reliques muettes de nos désastres.

Une fois le soleil mort

Les illusions s'effondrent dans l'innocence juvénile.
Leurs rires se figent dans la gorge,
Et les mères serrent fort les bras absents,
les présences envolées.
La nuit se transforme en combat, car même
les mauvais rêves redoutent nos hantises.
On se cramponne au néant,
On respire de manière mécanique,
On sourit pour masquer la souffrance,
On survit parce que mourir nécessite
une vigueur épuisée.
On progresse, yeux fixés au sol,
Espérant un miracle qui ne viendra pas.

Une fois le soleil mort

On se fait ami du néant,
On parle aux fantômes,
On serre la main de l'absence.
Quand s'abat le crépuscule
La ville s'effondre,
Et nous nous effondrons avec elle.

Quand se déploient les nuits bleues

PAR PHILIPPESON JUSTE

Je marche —
corps en veille
funambule sur fil du silence

Le bitume sue
des souvenirs chauds

baisers oubliés
sur lèvres anonymes

L'obscurité me colle à la peau
m'engloutit
dans un râle de néons

et l'enfance
tremble encore
dans les plis de mes cils

La lumière s'effiloche
dans mes paumes

J'entends silence chanter dans mes os
glisser sur ma soie

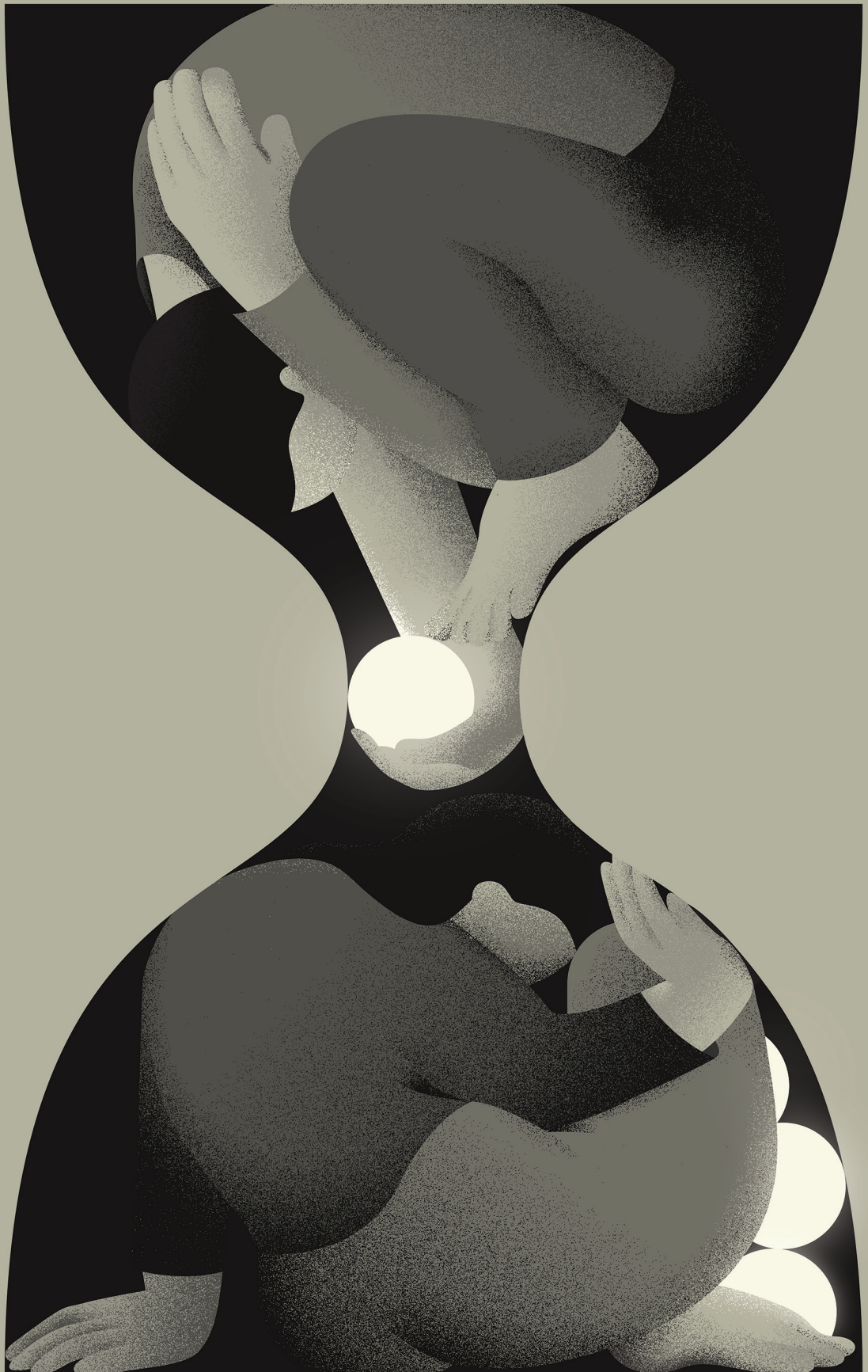
Il me parle
en langue morte

Un frisson
pas de peur —

La nuit tutoie
sans gêne
ce que je cache au soleil

Je n'ai plus de visage
juste un contour qui boit deux soupirs

Mes pas — la terre
La nuit me parle en langue obscure.



Son absence est partout

PAR NICOLE VACHON

C'est fini.

Quelques mois à peine que nous avons emménagé ensemble. Déjà la fin. Assis l'un en face de l'autre, nous fixons nos nouilles ramen qui nous donnent du fil à retordre. Ma voix que je m'efforce de rendre impassible accuse les écarts entre nous. Quand elle cuisine, c'est le bordel, moi, j'économise les casseroles, je lave et range au fur et à mesure; elle, elle attend que l'évier déborde. Ses plans de vie sont bien arrêtés: se marier, avoir des enfants, au moins un. Moi, je ne sais pas, je ne me projette pas. Le regard résigné, Charlotte encaisse le procès de nos différences.

Partout dans l'appartement, elle a apposé sa signature: chandelles sur la table, chats-bibelots, lumières décoratives dans la bibliothèque, tapis moelleux sur le plancher du salon, coussins parsemés de cœurs rouges sur le couvre-lit.

Elle se lève et se dirige vers la cuisine. « Je t'apporte un verre d'eau? » Elle prend encore soin de moi. J'observe le bas de sa robe qui bouge au rythme de ses pas, ses jambes fines qui ont l'air de danser, ses deux bras ouvrir l'armoire comme s'ils défaisaient la boucle d'un cadeau. Un doute subsiste. Je lui propose de reporter notre décision.

— Tu pars bientôt en France pour un mois, attendons ton retour...

— Non. Ça ne changera rien.

Elle éclate en sanglots. Les coudes sur la table, la tête coincée entre ses mains, son visage est inondé. Elle a raison, retarder la fin ne ferait que tourner le fer dans la plaie. Des larmes s'accrochent à mes cils. Je m'en veux d'avoir provoqué la rupture.

Je m'empare de mon verre d'eau et le vide d'un seul trait, comme si je devais m'hydrater au maximum avant une traversée du désert. Le sien reste plein. Un silence écrasant érige un mur entre nous. Comme d'habitude, je ramasse nos bols, je les rince et les place dans le lave-vaisselle. Elle se dirige vers la chambre. « Je n'ai pas dormi de la nuit, je vais faire une sieste. » Elle s'enfonce dans

les couvertures, un oreiller serré entre ses bras. Je ferme doucement la porte: « Je vais marcher, à tantôt. »

De gros nuages noirs alourdissent le ciel. Malmenés par le vent, les arbres se lamentent, perdent leurs dernières feuilles. Une averse soudaine et abondante s'abat sur mon parapluie. Des rigoles se forment le long des trottoirs, des flaques d'eau encombrant la rue. Je baigne dans une eau de tristesse. À part quelques passants qui courent se mettre à l'abri, je suis seul à déambuler sous cette pluie battante.

Notre séparation réveille en moi une accumulation de déceptions, de découragements, d'absences incrustées sous mes paupières. La perspective d'une fin définitive me fait vaciller. Je ne veux pas revenir dans ces lieux que je croyais avoir quittés pour de bon. Avant elle, j'ai longtemps cherché sur *Tinder* et autres terrains de chasse jonchés de cadavres, de trophées, de fantômes, de fantasmes, de mirages, de sirènes. Je l'ai trouvée dans la chorale, là où je ne l'attendais pas. Enfin, j'étais en couple!

De retour au condo, je tourne délicatement la clé dans la serrure pour ne pas la réveiller. Elle est assise au salon, des écouteurs sur les oreilles qu'elle enlève dès que je m'approche. « J'ai dormi un peu, j'ai réfléchi... Tu sais, j'ai toujours l'impression que je ne suis pas assez pour toi. » Elle a encore raison. Elle m'aime trop, moi pas assez. J'ai essayé, j'y ai cru par moments, je n'ai pas réussi. Après nous être dit l'essentiel, nous épluchons notre quotidien, nous déballons nos trop-pleins planqués dans nos placards respectifs. « La fois où tu m'as dit... La fois où tu n'as rien dit... Quand je t'ai demandé... » La litanie de nos plaintes épuisée, à bout de souffle, vidés de toute animosité, délivrés de toute attente, puisque l'issue restera la même, nous faisons tomber les derniers masques, nous nous livrons à l'autre comme de vieux amis qui se racontent. Charlotte prononce le verdict final:

— C'est la meilleure décision pour les deux.

Le lendemain, elle trouve un appartement à un jet de pierre de chez moi. Nous voulons rester en contact.

Deux semaines plus tard, elle est déménagée. Je l'ai regardée faire le dernier transbordement à pied, un bagage à roulettes au bout de chaque bras, comme si elle partait en voyage.

Dans le condo, tout indice de sa présence a disparu. Les meubles du salon ont repris leur place. Les garde-robes sont à moitié vides. Plus de chandelles allumées sur la table, plus d'arrêt de porte en forme de chat, plus de coussins avec des cœurs.

L'absence de Charlotte est partout.

Dans le salon, la télévision projette un film. Devant mes yeux embués, les images sont floues, les paroles incompréhensibles. Le générique de fin me pousse dans la chambre. Le lit défait semble mourir d'ennui, les draps froissés la réclament. Mes bras trop grands battent de l'aile, s'épuisent à la chercher. Je couche ma tête sur l'oreiller déserté, en quête d'une odeur qu'elle n'a pas laissée. Ses petites attentions, ses surnoms affectueux, ses chansons favorites. C'était génial de vivre avec elle. Sa présence... je ne me rendais pas compte. Je réalise que je l'aime, que rien n'est parfait. Des soupirs s'entassent au fond de ma gorge.

Nous nous revoyons. Chez moi. Nous repassons le court métrage de notre histoire. Nous pleurons, spectateurs de la tombée du rideau d'une pièce dont les acteurs n'avaient pas le bon casting. Elle me regarde, comme avant. La douceur dans ses yeux, comme avant.

Depuis, chaque soir quand tombe la nuit, je m'étends de mon côté du lit, je tourne le dos à son fantôme, de peur de basculer dans le vide. Les yeux hagards, mes paupières résistent, mon corps s'agite, creuse son trou, refuse le repos. Il n'y a que la noirceur pour me tenir compagnie.

Même si mourir

PAR JEAN K. WITTERMAN

étoiles mortes dans ma tête
nuit baptisée dans une mer des cauchemars
je nage
ciel piécé d'aubes ne borde plus mes songes

si pleut la lumière
gouttes noires sur mon toit
sécheresse d'encre ne me fera pas mordre mon ombre
ce soir ma plume fait l'amour aux mots nus

des phrases crochues
des failles griffent ma mémoire,
revient le temps où j'écrivais des mots
petits pansements,
pour blessures plus vastes que mon âme

temps tant passé
j'ai jeté ma vie à la mer
et j'hachure le vide qu'elle comblait d'eau d'yeux

le réel
un enfant qui boit ses cris
sous les fouets d'un destin tari de tendresse
une plaie immense pour pays
porter les rêves sur la peau
est jeu trop douloureux

il cherche l'espoir
une pièce de monnaie
égarée dans les égouts du Cap-Haïtien

nous sommes tous ici
des enfants de la rue
dans nos yeux flambent ondes de feu
que l'on cherche à cracher
et l'on cherche aussi à cracher notre existence
même si mourir ne fera pas fleurir nos pailles

Premier rendez-vous

PAR PASCALE BONIN

Jean-Charles savait qu'il s'agissait d'une mauvaise idée. Entrer dans cette auberge le rebutait, mais y dormir relevait du cauchemar. Qui voulait passer une nuit dans un ancien hôpital à peine rénové ?

Son seul but était d'impressionner Sissy, sa peut-être future petite amie. Comme elle rêvait de visiter l'endroit, il s'était dit qu'il pourrait en profiter pour interviewer le tenancier afin de rédiger un article dans le journal local.

Il avait invité Sissy à souper sur une terrasse face à la mer afin de mettre toutes les chances de son côté. Il avait ensuite étiré la soirée avec un feu de camp sur la plage, pour admirer le ciel étoilé et se laisser bercer par le son des vagues qui venaient se briser sur le sable. Le vent, discret, apportait un peu de fraîcheur sans trop souffler sur les flammes. Le soleil était descendu sur l'horizon depuis plus d'une heure lorsque Sissy se leva. Elle lui prit la main en souriant.

— Tu viens ? l'invita-t-elle. J'ai trop hâte de visiter l'auberge !

Ces dernières heures passées avec elle lui avaient presque fait oublier là où ils devaient aller.

Il traversa la rue, la main de Sissy dans la sienne. Les voitures stationnées devant le bâtiment appartenaient surtout aux résidents du coin, venus pour la soirée karaoké du vendredi. L'ancienne chapelle du temps de l'hôpital avait encore toutes les allures d'une église. D'énormes crucifix trônaient un peu partout, mais les bancs de la nef avaient été remplacés par des tables, des chaises et des vieux sofas dépareillés. Un bar avait été installé le long d'un mur, entre les confessionnaux et la chaire, qui servait désormais de scène aux chanteurs amateurs.

La tapisserie fleurie, relique des années quarante, décollait par endroits et le tapis brun aux motifs vert kaki, élimé, avait connu des jours meilleurs. Une forte odeur d'encens acheva de convaincre Jean-Charles qu'il aurait

pu choisir mieux pour un premier rendez-vous amoureux.

Sissy semblait toutefois ravie et s'installa au comptoir avec lui. Le tenancier, un homme dans la soixantaine au teint pâle et aux cheveux noirs huileux, les accueillit avec un verre de vin maison... agrémenté de grumeaux douteux.

— C'est moi qui l'ai fait ! dit-t-il fièrement, en leur tendant deux coupes bien remplies.

— Euh... Merci, fit Jean-Charles, qui n'avait aucune intention d'y goûter.

Le regard de Sissy passa de son verre au rebord taché de rouge à lèvres aux yeux de son compagnon. Il put y lire son dégoût mais aussi son amusement : elle se retenait pour ne pas rire. Il se demandait toutefois si elle s'amusait de l'allure de son verre, de son contenu ou du groupe de jeunes qui s'en donnaient à cœur joie à hurler sur du Metallica.

— C'est toi, le journaliste du Marée Express ? continua le barman et propriétaire de l'auberge. Connais-tu l'histoire de Berthe et Bertha ?

Jean-Charles essaya d'écouter le récit décousu et plutôt incohérent du monsieur, sans cesse interrompu par des clients qui réclamaient à boire. Conscient qu'il ne réussirait jamais à avoir le début et encore moins la fin de l'histoire, il abandonna son projet d'écriture et entraîna Sissy à l'extérieur de la salle.

Ils explorèrent les couloirs principaux, tapissés de vieux articles de journaux et de photos de personnes décédées dans des circonstances qualifiées de mystérieuses.

— Regarde, JC ! C'est Berthe et Bertha ! désigna Sissy, en lui pointant un article. Elles avaient 68 ans et l'article dit que ce serait un médecin qui les aurait volontairement empoisonnées en 1953 parce qu'elles étaient démentes et insupportables !

Jean-Charles jeta un coup d'œil sur la photo et le regretta aussitôt. Les deux victimes étaient vraiment effrayantes, avec leurs cheveux longs, gris et filasses !

— Ah, c'est drôle, c'est le même nom de famille que le nouveau propriétaire, remarqua-t-il, en parcourant l'article.

— Oui ! J'ai entendu dire que l'une d'elles était sa grand-mère et qu'il avait acheté la place pour les venger en empoisonnant à son tour les clients ! Les gens racontent vraiment n'importe quoi ! ricana Sissy, alors que la porte de l'ascenseur s'ouvrait.

Jean-Charles, lui, était moins sûr de trouver ça rigolo. Il revoyait le verre de vin grumeleux que le tenancier leur avait offert et se félicita de l'avoir "oublié" en quittant la salle.

Curieuse, Sissy jetait un coup d'œil dans les chambres ouvertes, à la recherche de la leur.

Jean-Charles, lui, luttait contre l'envie de ressortir de ce lieu au plus vite. L'ambiance était lugubre. Il avait l'impression de sentir la présence de tous ces gens morts au fil des années, comme si une armée de gens invisibles le suivaient. Il ne pouvait s'empêcher de regarder derrière lui, de peur que Berhe et Bertha ne soient dissimulées au détour d'un couloir.

— Ah ! C'est celle au bout, là-bas ! fit Sissy, qui venait de voir les numéros collés sur les portes.

Jean-Charles traînait les pieds. Il ne savait pas si c'étaient les fruits de mer du souper, l'ambiance de film d'horreur ou la peur, mais il sentait des gargouillis peu rassurants dans son estomac.

Sissy alluma l'interrupteur de leur chambre et la lumière vacilla avant d'éclairer deux lits simples aux couvertures

qui devaient être tendance en 1988. Alors qu'elle entraînait dans la salle de bains, Jean-Charles sentit un courant d'air derrière lui. Il se retourna et vit le visage dément d'une vieille dame aux cheveux longs. Il sursauta si fort qu'il trébucha sur le pied du lit et tomba assis sur le vieux matelas mou.

— Ça va, JC ?

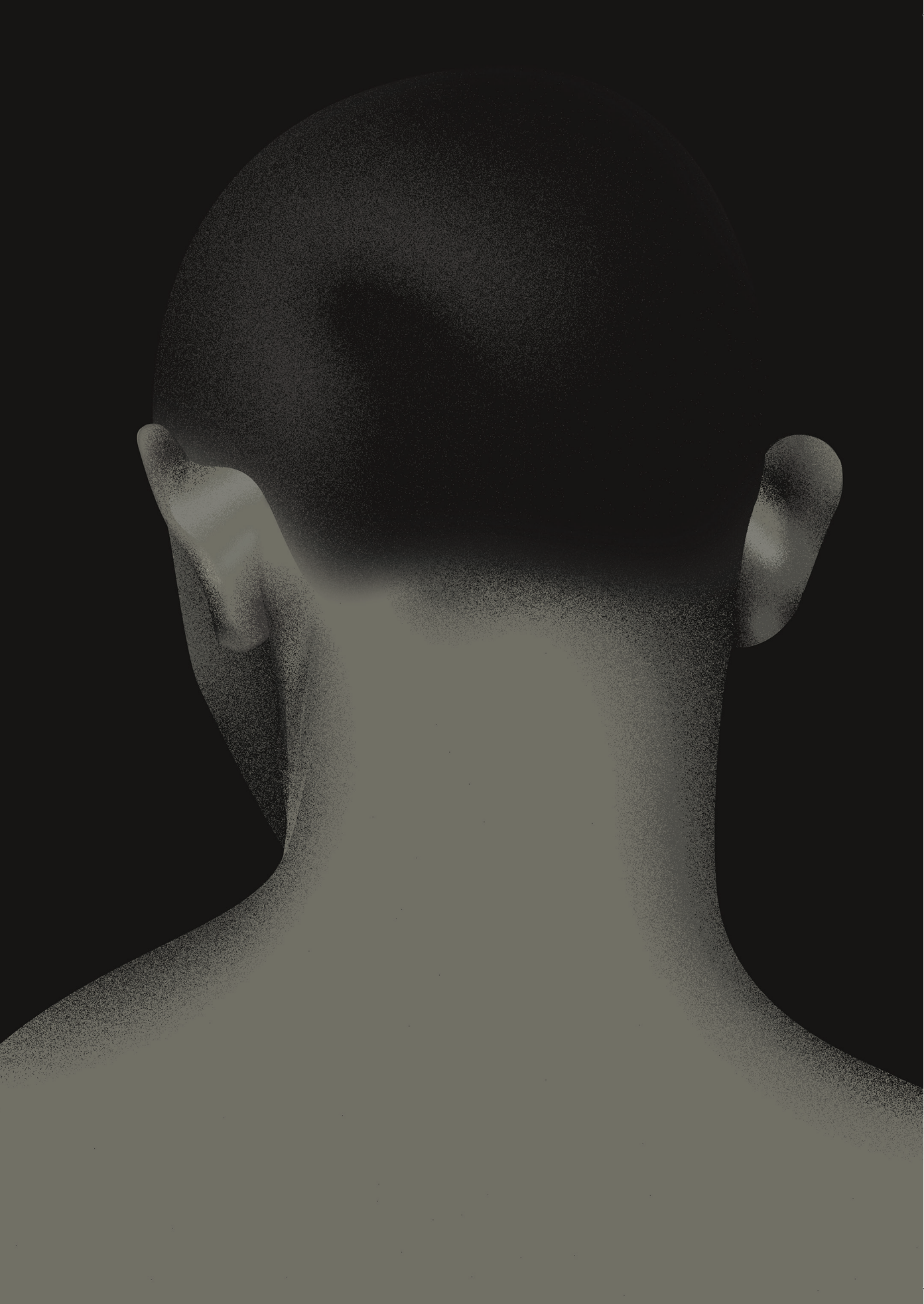
Il réalisa que l'image qu'il avait pensé voir n'était qu'une ombre provoquée par la faible lumière et le reflet de Sissy dans le miroir. En se redressant, le relent de transpiration qui émanait du lit lui monta au nez. Son cœur, encore affolé, acheva de le convaincre. Pas question de passer une nuit dans ce lieu ! Il se releva, s'épousseta et les gargouillis ressentis plus tôt se transformèrent en gaz, à son grand désarroi. Il ne put retenir le bruit de flûte qui suivit et encore moins l'odeur écoeurante qui l'accompagna.

Honteux, il bafouilla des excuses et s'empressa de quitter la chambre en se disant qu'il pourrait peut-être inviter Sissy chez lui pour conclure leur rendez-vous.

Mais Sissy n'était plus d'humeur. Un peu fâchée de la tournure des événements et surtout déçue de le découvrir si peureux et sensible, elle prétextait avoir autre chose à faire et lui faussa compagnie à peine sortie de l'auberge.

La soirée venait de se terminer. Pas de rapprochements et même pas d'article à écrire, en plus.

Quelle nuit ratée, dans tous les sens !...



Étienne et l.a.m.e.r

PAR EDWARD BEURDOUCHE

Le soleil couchant laissait place au bleu du ciel couvrant de lumière le sommet iridescent des sombres vagues. Dérober le navire du vieux Albert ne semblait pas soucier le petit groupe. La coque ancestrale et vermoulue remplirait l'office du lieu de fête. L'emprunt sera de courte durée, avant que le vieux Albert ne s'en rende compte, les jeunes seraient de retour et l'objet à sa place. Le bateau s'éloignait à contre-marée vers la crique des naufrageurs. Endroit isolé et idéal pour célébrer le retour d'Étienne. Le son régulier de la pompe de cale submergée par sa tâche était couvert par le bruit des bouteilles qui s'ouvraient et de la musique. La cargaison d'alcool diminuait à un rythme régulier assurant que la cale serait sèche avant que le soleil, de ses premiers rayons, ne frappe les hauts fonds. Toute la jeunesse du village était réunie pour célébrer ces retrouvailles. Sur le pont, Idrick le téméraire, ses cousines Léa et Béa, Joachim, Amir ainsi que son frère Edmond, que les parents d'Étienne, admirateurs de Rostand, avaient baptisé de la sorte, buvaient et discutaient de choses vagues tandis qu'Yvon et Sarah, en couple, du haut de leurs vingt ans, tenaient la barre, toisant les terribles légendes de leur destination d'une insouciance frivole. Après tout, la vue en bas de la crique était magnifique en été; l'automne, malgré le temps changeant de cette saison, devait aussi avoir son charme.

Étienne le cœur léger, appréciait l'embrun. Ses joues rouges semblaient toujours marquées par les rires partagés avec ses amis. Son regard ne se décrochait pas d'Anaïs, qui, ne pouvant résister au manque que l'éloignement affame, le tirait déjà par le bras, le menant vers l'échelle et la cabine. Au diable les autres, leur amour se moquait des sentiments d'autrui.

Sur le pont, les rires, les tintements de verres et les éclats de voix couvraient les soupirs issus des appartements. Les rideaux apportaient l'obscurité nécessaire au tendre jeu, masquant aux regards indiscrets les vêtements éparpillés sur le sol.

Dans la noirceur de la cabine, Étienne cherchait les étoiles dans les yeux d'Anaïs. Elles y étaient, scintillantes de malices. Les mille astres gonflés de désir pétillaient dans le bleu marin de la jeune femme. La clarté des corps se confondait dans l'obscurité de la cabine, le chaloupage de l'ébat se mêlait au tangage du navire, le souffle humide marin se fondait à celui de la passion. Dans l'espace réduit de la cabine, Étienne n'entendait pas tinter les cordages de vergue sur le mât. Le jeune homme ne remarqua pas non plus l'absence des rires, que le grondement des vagues se brisant sur les récifs aurait aisément masqués. Étienne n'avait pour l'heure qu'une seule obsession, il focalisait toute son attention sur Anaïs, qui elle aussi ne pensait qu'à naviguer en tandem dans cet océan de plaisir.

L'écume brillait sur la mer soudainement démontée, Idrick murmura «tempête en temps clair» mais un vent violent emporta ses mots. Bientôt les cris naissaient de part et d'autre du pont, la mer avait changé comme il est de coutume en cette saison, rapide, forte et soudaine.

Quand une poussée de la coque les déstabilisait, le couple en cabine riait, quand le bois sous la contrainte grinçait, il le remerciait de masquer leur ébat et quand le choc du roc contre la coque brisa l'ensemble, ce sont les étoiles et l'eau froide qui les sortirent de leur passion. Le vieux bois ne résista pas, les années avaient fait leur œuvre.

Ils auraient mérité un nouveau souffle et non un soupir.

Quand les corps se trouvèrent projetés dans l'eau froide, que les membres se heurtèrent aux granites et le cri de bois fendu se tut, il ne resta rien. Les êtres perdus dans les copeaux de bois zébré par les saisons se mêlaient à l'écume d'un jour dont finalement peu verront l'aube. La tempête avait frappé comme l'éclair, la crique avait cet effet, cette réputation et cette mise en garde.

Le sang se figea dans les veines, dans le tumulte des

vagues, les corps ballottés s’emplissaient de terreur et d’effroi. Les cris se noyaient dans des bouches remplies de pluie et de mer. Étienne toujours au côté d’Anaïs voyait ses amis disparaître sous les vagues, s’éparpiller dans les récifs. Ballotté de gauche à droite il agrippa ce qui lui parut un gilet; l’empoignant d’un geste vif, il le passa autour de son Amour et s’agrippa à elle comme à sa vie. Des larmes ruisselaient sur leurs joues adolescentes. Leurs corps nus se recouvrirent de frissons. Combien de temps faudrait-il tenir? Les vagues voulaient les séparer mais ses articulations blanchies par la fermeté de sa prise témoignaient de la force de sa volonté à la conserver à ses côtés. Ils échangèrent un sourire, car ils savaient qu’ensemble, contre vents et marées, ils y arriveraient, s’il ne devait en rester que deux, ce serait eux.

Dans l’encre déchaînée de la mer et le velours charbon du ciel, il n’y eut pas de bruit, pas d’alarme, le mât s’abattit sur eux. Le choc fut terrible, mais pas autant que celui causé par la vague qui le projeta contre le rocher. Quelque part un os céda, l’indicible frappa sa rétine. Contre les rochers, une trombe d’eau s’abattit sur lui, puis il n’y eut que la brûlure du sel, le froid, la nuit, un autre choc et de la noirceur sans étoile.

Le réveil ne fut pas *quand*, car *quand* reste toujours bien plus incertain que *où*. La vision ne revint pas immédiatement. Un son aigu, suivi d’un autre, donnait une bonne indication de l’endroit. Étienne sentait son esprit émerger d’une confusion aqueuse. La contrainte sur ses membres, les bandages, le plâtre et le tiraillement des sutures allumèrent en lui d’autres signaux. Puis il y eut cette lumière blanche, blafarde, celle qui agresse, son regard passa sur une pièce, vide, froide. La fenêtre, rectangle obscur dans cette pièce claire, présentait une nuit et toujours sans étoile. Seule une machine était là, remplissant le silence de sa tonalité morne et continue. Dans un coin, un guéridon supportait des fleurs fanées, derrière la porte un homme, en bleu, attendait. Son cœur se pétrifia pressentant le dénouement, les souvenirs de la

soirée lui revenaient lentement, trop lentement, comme un couteau effilé perçant le talon, remontant derrière le mollet, la cuisse, l’épine dorsale jusqu’à la base du crâne. Traçant le sillon au rythme d’une conscience qui s’éveille. C’est à cet instant qu’il la vit, cette image qu’il aurait voulu oublier. Le tube dans sa bouche masqua le sanglot de détresse, sur sa joue roula la dernière vague d’un sentiment amer. Il était seul.

Carcasse

PAR MARIE-ANGE CLAUDE

Quand d'aube le jour se maquille
se mettent à craquer chagrins
s'allumant dans la chair
encore humide

mélancolie ourle mes yeux
en mille saisons pluvieuses

je peine à retrousser
les blessures vives
qui encombrent ma rétine
je peine à refermer plaies béantes de la terre

flaques de tristesse trouvent demeure en mes veines
mon être tressaille d'insomnie
solitude incruste les plis
de mon âme
mes cheveux de brumes
et de regrets mes obscurs souvenirs

je voudrais calciner amertume
apaiser cœur qui ne sait plus accueillir
ni orage ni tumulte
reposer ma tête
mon cœur
sur doux petit nuage
retrouver paix
et affronter le jour

Nos mosaïques nocturnes

PAR SARAH BARIL-BERGERON

I

Le soleil décline à l'horizon, tout près de disparaître.

Gomme à la menthe en bouche, Thomas tente de camoufler le goût d'André. Il échoue. La texture salée est à tout jamais imprégnée dans sa mémoire.

Thomas presse le pas, serrant son coupe-vent contre ses côtes. Dans sa poche gauche, trois billets de cent dollars fraîchement récoltés.

Après quelques minutes, il arrive à l'endroit habituel: un vieux commerce condamné dans une ruelle de Hochelaga. Il grimpe l'escalier de secours et cogne trois fois deux petits coups sur la fenêtre barricadée. La porte s'ouvre. Un homme baraqué se penche, regarde à gauche et à droite, lui fait signe d'entrer.

À l'intérieur: une ampoule, une table en métal, une chaise. Y est assise une adolescente légèrement plus âgée que Thomas.

— Tom! lance-t-elle en se levant. Ça fait longtemps.

Le garçon s'avance en silence. La main tremblante, il sort les billets et les pose sur la table. La jeune femme lui jette un regard doux.

— Comme d'habitude?

Il hoche la tête. L'adolescente soulève un sac de sport dissimulé sous la table et l'ouvre de manière à en dévoiler le contenu.

— Mauvaise nouvelle... J'ai pu de dilaudid, pu de morphine, pu rien. J'attends ma livraison d'opioïdes.

— Non, Fannie, geint Thomas. Ma mère en a besoin. T'as pas idée de ce que j'ai fait pour cet argent-là.

Fannie pose une main sur celle du garçon dont les yeux se remplissent d'eau.

— OK, respire, on va trouver une solution.

Elle se met à fouiller et sort quelques sachets de poudre brunâtre.

— Donnes-y ça. Juste un peu, mixé dans de l'eau, ou encore mieux du thé, si elle aime ça. Ça camoufle le goût. J'te jure, ça va faire la job.

S'essuyant une larme au coin de l'œil, Thomas demande:
— C'est quoi?

L'air grave, Fannie soutient son regard.

— Tu sais c'est quoi.

II

Fannie se laisse tomber dans sa chaise, observant Thomas quitter la pièce et descendre les marches. Elle se passe une main sur le front. À demi-voix, elle échappe:

— Maudite vie...

— C'est-tu le gars dont la mère est accro aux antidouleurs?

L'adolescente lève un regard noir vers le portier.

— J'te paye pas pour poser des questions.

L'homme lève les bras en guise d'excuse.

Au même moment, trois fois deux petits coups à la fenêtre. Même manège que plus tôt. Cette fois-ci, c'est une fille qui pénètre dans la pièce. Elle a tout au plus quatorze ans. L'air déterminé, elle s'avance vers la table. Elle porte aux épaules un sac à dos duquel elle extirpe un sachet de marijuana. Elle le dépose devant la vendeuse.

— Combien tu m'achètes ça?

Incrédule, Fannie la dévisage.

— Tu sais comment ça marche ici, right? Je vends, j'achète pas.

La jeune fille se tient droite. Ses cheveux sont sales et ses bras, couverts de bleus.

— R'garde, j'ai juste besoin d'assez pour l'autobus jusqu'à Québec. Je connais pas ça, moi, j'ai volé ça à mon frère. Fais juste me l'acheter, s'te plait.

Fannie soupire.

— T'aurais pas pu lui voler de l'argent, au lieu du green?

— Tu vas-tu m'aider, ou pas?

Levant les yeux au ciel, la vendeuse s'empare du sac et le dépose sur la balance. Tout juste dix grammes. Elle lui tend quelques billets de vingt et lui montre la porte, un léger pincement au cœur.

III

Olive descend les marches à toute vitesse. Au bas de l'escalier, le même garçon que plus tôt: un adolescent chétif qui pleure. Il contemple dans ses mains des sachets de poudre foncée. Elle hésite à s'arrêter, puis y renonce: elle ne peut pas manquer le dernier départ.

Se mordant la lèvre, elle presse le pas jusqu'au métro, jetant des coups d'œil nerveux par-dessus son épaule. Il fait déjà nuit noire et chacune des voitures passantes la fait sursauter. S'engouffrant enfin dans les souterrains de la ville, Olive achète son billet en direction de Berri-UQAM. Elle s'assoit, sac contre sa poitrine. Chaque minute, elle regarde frénétiquement l'heure, ignorant du même geste les nombreux appels manqués de son père.

Essoufflée et ankylosée, Olive atteint la gare d'autocars juste à temps. Le dernier départ pour Québec est prévu à 22h. L'embarquement se fait rapidement, et l'autobus est comble malgré le départ tardif. Olive se voit forcée de prendre un siège d'allée, aux côtés d'un garçon d'environ seize ans. Elle sent son regard indiscret sur ses ecchymoses.

IV

Sam somnole contre la fenêtre de l'autobus lorsque prend siège à ses côtés une jeune fille. Son souffle est court, et il aperçoit des marques de doigts laissées sur sa peau. Alors qu'il s'apprête à lui adresser la parole, son téléphone vibre. C'est sa mère.

André arrête pas de m'appeler... Es-tu dans l'autobus?

Il répond.

Oui, on part à l'instant. Je vais arriver vers 1h.

Vibration.

OK. Sois prudent. Je t'aime.

Sam range son téléphone et alors que l'autobus amorce son trajet, il se penche vers la fille à ses côtés.

— Hey, ça va? C'est quoi ton nom?

Elle le toise.

— Olive. On n'est pas obligés de parler.

— Come on, la route va être longue, tente-t-il d'un ton sincère. Ça pourrait au moins être plaisant.

L'adolescente hausse les épaules, baissant ses manches pour cacher ses bras.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé? demande Sam, sans le moindre tact.

— Mes parents en ont eu assez de se taper dessus, répond-elle aussitôt, espérant le décourager.

Sa déclaration a plutôt l'effet contraire: les lèvres de Sam s'étirent en un sourire.

— C'est quoi ton problème? grogne Olive.

— T'es en fugue?

— On peut dire ça. Je m'en vais chez ma grand-mère.

Sam s'adosse confortablement et regarde par la fenêtre. Les lumières de l'autobus se tamisent.

— Toi, c'est quoi ton histoire? demande-t-elle, mordant à l'hameçon.

Il inspire profondément et lâche d'un trait:

— J'ai découvert que mon père se paye des escortes.

— Ouain... pis? insiste Olive, un sourcil levé.

— J'ai aussi découvert que sa préférence, c'est les gars de ton âge.

— Ouache. OK, tu gagnes.

Les deux adolescents partagent un rire tragi-comique qui s'essouffle dans la pénombre.



Cône de silence

PAR DIANE GRAVEL

Lorsqu'il n'y a plus rien

Ni diffusion ni écoute

Il y a cette voix dans la tête

C'est l'Autre qui ne dort jamais

Le visiteur

PAR DIANE JACQUES

Un autre jour s'est glissé presque sans bruit, dans mes draps préférés froissés par la nuit. Il ne dit rien, pas même un mot de travers. Il s'installe simplement, un soupir suspendu en l'air. Son odeur a quelque chose de familier, un parfum oublié.

Je me réveille... mais pas tout à fait. Le ciel semble gris, un peu discret. Je suis immobile et je me surprends encore à comparer mon esprit et ce qui se passe dehors.

J'entends le vent qui s'agite, comme mes pensées que je n'arrive plus à retenir. Mon âme s'éveille à ce vent brutal qui gronde à n'en plus finir.

J'ai entendu dire que la nuit n'oublie rien, et qu'elle dépose dans nos rêves des souvenirs, parfois des riens. Elle laisse passer les bruits et certaines images, elle les recueille minutieusement pour s'en servir lors d'un autre voyage.

Puis, un jour, il s'est posé quand je ne l'attendais plus. C'était au réveil, lorsque le vent s'était perdu. Il n'a rien dit, juste un regard posé, comme s'il feuilletait mon silence fatigué.

— Qui êtes-vous ?

Mais le visiteur s'est levé sans détour.

J'ai cru reconnaître, dans l'ombre de ses pas, ce vieux rêve débile qui ne me quitte pas.

Mes nuits vers minuit

PAR OMAR AIT HAMMOU

Devant les éclats de sourire, je fronce le sourcil
Trop de lumière m'éblouit
Les veilleuses les personnes silencieuses me tentent
Cette allergie aux grands jours, aux ampoules criardes
sorte de vampire
Dont les proies sont les idées et les mots

je vis comme une bestiole nocturne
qui s'excuse d'exister
je préfère la vie de la nuit à celle du jour
les scènes ne m'attirent plus
spectacles démontages lendemains des fêtes.

j'ai l'ennui nécessaire pour écrire des recueils;
je me retourne dans le lit
mes yeux contre moi
Mais jamais une arme
si c'était à refaire, je ne referais pas

J'ai les nuits et les solitudes sans amour
Pour écrire des trilogies
Je retourne mon crayon contre moi
Mais jamais une arme

bien que ce ne soit pas à refaire
C'est peut-être à écrire
j'ai pressé mes nuits pour en faire cette amertume

Crépuscule apprivoisé

PAR HÉLÈNE LÉTOURNEAU

La brunante venue, le festival musical des maringouins commence dans mon Westfalia. Je m'empresse de fermer la porte latérale et je brandis l'arme ultime : un genre de raquette dont le bouton rouge produit de l'électricité qui brûlera les malotrus. Cruelle. Je me sens obligée de faire une petite prière à l'âme du défunt à chaque son zappant, annonçant la fin inéluctable.

Je m'imagine être cet insecte face au géant de plastique électrique, les jambes emprisonnées dans le filet de la raquette. Elles brûlent et tout mon corps s'embrase en dégageant une odeur de mort. Hum... pas joyeux.

Quand la lumière s'évanouit dans l'habitacle, seule dans mon camping-car, un petit craquement devient un homme méchant au long couteau qui va m'égorger sur le coup de minuit, un bruit de moteur se transforme en camion qui m'emboutira dans mon sommeil, et un coup de vent faisant vaciller le véhicule se métamorphose en énorme grizzli qui fera crisser le métal de ma fourgonnette sous ses griffes acérées. Ben oui, la tête ne retient pas le fait qu'il n'y a pas de grizzli dans le stationnement du Walmart de Victoriaville.

J'enfile mes écouteurs de luxe qui coupent les sons extérieurs en plus d'offrir une expérience auditive sublime. Quel sera le choix pour cette soirée, la décision musicale qui matraquera la peur, qui masquera la crampe au ventre, malgré la recommandation de mon cerveau : entoure-toi de ta bulle d'amour !

Ouais, la bulle d'amour, ça marche assez bien. Ce qui fonctionne aussi, c'est visualiser la protection de Dieu. J'ose dire le mot en « D », le mot tabou, malgré la mode du drapeau de la laïcité.

Dormir, ce sera pour plus tard. Pour l'instant, j'en suis encore aux activités nocturnes en savourant une tisane à la nectarine, bien assise dans le siège capitaine pivotant.

Qu'est-ce que ce sera ? Lecture ou tricot. J'aime aussi réaliser de petits projets artistiques ou d'artisanat dans mon camping-car. J'adore ce mot : « camping-car », que je prononce à la française.

La musique est appropriée : l'album éponyme d'Harmonium, un classique paru en 1974, l'année de mes treize ans. Ce temps est mort et enterré, ainsi que son auteur, Serge Fiori. Tout est rapide maintenant : électrique, électronique, numérique.

Dans « Attends-moi », la sixième plage de l'album, je me reconnais : une nouvelle retraitée qui mérite enfin la lenteur et la sérénité. Cette tranche de ma vie est ma dernière résistance, quoique pacifique, pour enfin écrire, et en prenant mon temps, celui qu'il me reste, celui qui m'appartient encore.

Une autre peur, et celle-ci est légitime, est d'entendre quelqu'un cogner à la porte. Mauvais signe. Heureusement, ça ne m'est arrivé qu'une seule fois. C'était le gardien du Walmart de Lévis.

J'ai dû changer d'endroit à 22 heures. Désagréable. J'ai rangé la table, rouvert les rideaux et rabaisé le toit. Conduire la nuit est détestable. L'âge affecte la vision nocturne, c'est bien connu. J'ai abhorré m'installer dans un nouveau stationnement à la noirceur sans savoir ce qui m'attendait. En fin de compte... rien.

Pourquoi ne pas aller dans un camping ? Oui, on y trouve la sécurité, mais le voisinage aussi ! Un camping est l'équivalent d'une messe de vices. Il y a le jeu sous forme de bingo et de tirages moitié-moitié, il y a aussi trop d'alcool, et il y a le bruit, que je mets aussi sous la gouverne des défauts. Ce bruit est la musique fortissimo des voisins qui semblent oublier que leur goût musical n'est pas universel !

Je me retrouve avec mes semblables, blancs bedonnants, cicatrisés par nos chirurgies, bouffant trop et voyageant en voiturette de golf. Mais moi, Sainte Hélène, je me crois l'exception, je me déplace à vélo! Non, ce n'est pas ma place.

Ce soir, sur le bitume noir ligné de jaune, seul le chant des grillons m'accompagne quand je retire mes écouteurs. Mon imagination se calme, mes doigts s'activent au tricot d'une chaussette rouge, et j'adore tout à coup cette expérience de solitude par une chaude et belle veillée d'été.

Je vérifie pour la troisième fois si les portes de mon véhicule sont bien verrouillées. Je me sens narguée par le petit espace laissé à découvert par mon découpage imparfait d'un morceau de coroplast blanc qui sert à couvrir mes vitres pour protéger ma vie privée. C'est peut-être une revanche karmique puisque, sans remords, j'ai volé cette pancarte à Québec solidaire après la dernière élection. J'imagine un œil extérieur violer mon intimité en s'approchant de cet orifice pour mieux m'épier.

Jean-Pierre Ferland chante maintenant la mort et le fait de se faire mettre dans une poubelle. Lugubre. Je coupe pour Daniel Bélanger et l'album Rêver mieux. La dernière plage, « Revivre », propose une réflexion sur l'ennui et le passage du temps, et je me souviens. Je me souviens pourquoi j'ai acheté ce camping-car : pour revivre. Car oui, tous mes jours m'ont assoupie, et il est temps pour ma propre résurrection, malgré la peur, seule dans un stationnement de Walmart quand tombe la nuit.



Un tigre dans la nuit

PAR JUSTINE MEILLEUR

L'été battait son plein, les derniers jours avaient été caniculaires. Francis adorait cette température presque étouffante, lui qui vivait dans une petite baie inhabitée à l'ouest de l'île de Vancouver. Là où il était, des arbres centenaires larges comme des voitures peuplaient la forêt humide tapissée de mousse et les loups côtiers se chargeaient d'annoncer la tombée de la nuit. Les yeux du jeune homme ignorèrent le cadran qui affichait minuit pile, préférèrent contempler l'eau qui brillait, reflétant la lumière d'une lune quasi pleine. Francis lissa les poils drus de sa barbe. L'embarcation sur laquelle il vivait était simplement bâtie : le salon, ouvert sur la petite cuisine, était surmonté d'une mezzanine où reposait un matelas à même le sol. Il avait récupéré le ponton et ses droits d'ancrage à Jack, un vieux bonhomme sans famille qui l'avait pris sous son aile à son arrivée sur la côte. C'était en plein hiver, cinq ans plus tôt. Les deux hommes de différentes époques s'étaient tout de suite bien entendus.

D'un pas calme, le jeune homme se rendit à la cuisine où il posa une théière en fonte sur un réchaud, qu'il alluma. Savourant la brise qui traversait la pièce, Francis ferma les yeux et emplis ses poumons d'air salin teinté de varech. Il jeta dans l'eau frémissante un mélange de thé vert, de fleurs de jasmin et de passiflore. Avec la théière et un petit verre de céramique, Francis se dirigea vers la terrasse extérieure protégée d'un auvent où il s'installa dans un canapé élimé. La marée était montante, les vaguelettes faisaient doucement tanguer les flotteurs. Un chien noir aux moustaches blanches l'accueillit d'un battement de queue. Lorsque Jack était décédé deux ans plus tôt, la bête n'avait plus voulu quitter le bateau. bercé par le mouvement de va-et-vient du ponton, Francis contempla l'eau tranquille, devina la plage de sable blanc au fond de la baie. Le parfum de son thé atteignit son visage alors que des gouttes de sueur perlèrent sur sa peau. Des insectes s'activaient autour d'une lampe solaire. Des carillons chantaient sur la véranda.

Plus tôt cet été, il avait quitté son havre de paix et avait traversé le pays, pressé par un sentiment d'urgence d'aller voir sa grand-mère maternelle, une sorcière sans âge née dans la violence d'un pays aux frontières éclatées. Installé en face d'elle, Francis avait longuement massé ses mains

avec de l'huile d'amande. Sous le regard intrigué de sa grand-mère, il s'était imprégné de ces doigts tordus par l'arthrite, les naissances et les décès. Il avait frictionné la chair comme s'il pouvait en extirper des sons et des images, voyant de ce fait pour la première fois un tatouage délavé, d'impressionnantes cicatrices et un fin bracelet d'argent fusionné à la chair de son avant-bras. Soudainement, elle lui avait attrapé les mains à son tour, les avait étudiées en murmurant d'une voix caverneuse à l'étrange accent : « *That twin brother... He didn't make it, did he* ». Francis s'était figé. À sa connaissance, il était fils unique. Il avait voulu en savoir plus, mais quelque chose s'était éteint dans les yeux noirs de la vieille dame.

Pour saluer l'arrivée de la nuit profonde, Francis se versa un doigt de rye, puis un autre. Le reflet d'une fenêtre lui envoya le portrait d'un jeune homme aux traits sombres finement dessinés. En lissant ses cheveux mi-longs, il se demanda si ce jumeau disparu lui ressemblait. S'il avait lui aussi vu apparaître cette année quelques poils blancs. S'il connaissait son existence depuis plus longtemps que lui. Aurait-il pu le reconnaître s'ils s'étaient croisés dans la rue ? Que lui était-il arrivé ? Les questions se bousculèrent dans sa tête. Il détourna son regard et par de gestes très lents, il sortit du papier à rouler et une pochette à tabac. Allumant d'une même flamme la cigarette qu'il venait de rouler et une chandelle posée sur la table basse, il tendit la main vers un jeu d'oracle qui traînait près de lui. Face cachée, les cartes étaient toutes identiques, mais une d'entre elles l'appelait. Les poils de ses bras s'hérissèrent lorsqu'il découvrit le dessin d'un papillon, sous lequel il déchiffra un message au travers du soupir sulfureux de l'allumette. Des mots voulant tout et rien dire. Le visage encadré de fumée qui lui piquait les yeux, Francis reconnu ce que Jack appelait *Isabella* — un papillon de nuit doré au corps picoté noir. Les sourcils froncés, il laissa le message de la carte voguer dans son esprit. Il revit les cicatrices de sa grand-mère, son tatouage délavé. Il réentendit sa voix rauque de sorcière. Ses mots résonnaient en lui, le hantaient. Il sonda sa mémoire à la recherche d'indices enfouis, se revit dans le quartier glauque de Sherbrooke où il avait grandi. Malgré son trouble, il savoura les derniers moments de grande obscurité, puis l'air de la nuit changea de parfum. Francis salua sa mère qui veillait

sur lui de là-haut, lui réclama intérieurement un signe confirmant l'existence de ce frère. Le jeune homme déposa dans le cendrier le mégot qui pendait encore à sa bouche. Au loin, la nuit se retirait doucement tel un voile.

À quelques instants du crépuscule, Francis discerna un léger bourdonnement. Devant lui, un papillon de nuit large comme sa main surgit. Le même que celui sur la carte de tarot. « Isabella », murmura Francis, transi par l'apparition. Le papillon s'approcha, le jeune homme sentit les ailes duveteuses effleurer son visage et ne put s'empêcher de fermer les yeux. Jack prétendait qu'une telle visite était grave: «*She announces the passing of someone close. One last chance to say goodbye*». Lorsqu'il ouvrit les yeux, Isabella s'amusa un moment à virevolter devant la lanterne, puis disparut dans la nuit de moins en moins noire.

Une boule de feu se leva derrière les montagnes quand Francis sentit le vieux chien s'étendre à ses pieds. À l'image du jour qui se levait là, tout juste devant, quelque chose s'illumina en lui. Sa grand-mère lui avait annoncé un frère jumeau disparu; le papillon lui indiquait qu'il n'était pas trop tard pour le retrouver. Il en était certain. Une petite brise fit valser la carte de tarot sur le plancher, face au ciel. Francis lorgna Isabella et ne put s'empêcher, comme attiré à elle, de mettre un genou au sol pour la récupérer, pour approcher les mots de ses yeux. Il lut le message de la carte tout haut:

« *When a tiger moth sings
Another road begins* »

Alors que les reflets rose bonbon du ciel coloraient toute la baie, Francis, soudainement décidé de la suite des choses, chuchota: « Merci, maman ».

Nocturnales

PAR SUZANNE POULIOT

Dès la première nuit,
Je cueillis la lourdeur de la tragédie,
À la hauteur de mon chagrin.
Ailleurs soufflait le vent,
Et les lauriers recouvraient les tombes
de chants de deuil et d'espoir.

Pendant la deuxième nuit,
Marquée de sang et de silence,
j'entendis la plainte lointaine du violon
qui s'immisçait dans les anciens parcours
guerriers dépourvus de tendresse.
Pourtant, dans le gris de l'aube, surgit,
à peine roussie, la lumière éclairant
la blondeur des champs,
Alimentant le vert gras des pâturages,
Encapsulant l'air du temps, selon
la couleur des choses,
Dessinant les horizons de la vieillesse,
Pour tasser les vapeurs de l'angoisse.

Au cours de la troisième nuit,
Je glissai dans les zones sombres des
cris des mouettes collés dans mes tympanes.
Je marchai dans les chemins caillouteux
de la vie pour cartographier mes émotions.
Puis, la résistance recousue main
a saisi les embruns de la réalité.
À ce moment précis, la mémoire de mes
ancêtres se mit à couler dans mes veines.

Dans le courant de la quatrième nuit,
je remplis ma besace de murmures
et de souvenirs déchirés,
De dessins d'arc-en-ciel et de
quelques oasis de douceur.
Pendant ce temps, s'écaillaient,
dans l'origami, les jours disparus
Coincés aux abords de mes
rives intérieures.

Durant la cinquième nuit,
Je glissai dans les replis de mon enfance,
je tutoyai l'horreur,
dans la lumière qui arrondissait
les ombres et la colère.
J'auscultai l'âme humaine,
J'éveillai l'hyène en moi,
je touchai le rivage de ton visage,
l'âpre beauté du monde,
Pour mieux racler le sang séché
sur la lame de tes épées déposées
dans la fragilité des ruines.

Lors de la sixième, avant-dernière nuit,
les forêts en feu me mordirent,
Bleuisant la chaleur de l'été
et le rougeoiement des automnes.
Je partageai la solidarité, l'amitié
fertilisée de pétales, les amours rêvées,
endormies et piétinées.

C'est la septième nuit, la dernière
Que sur la pointe des pieds,
J'entassai un à un mes désirs givrés
de toi, mes rêves frangés de froid,
Et je coupai le fil de soie

qui me reliait à toi.

APPEL DE TEXTES



Au printemps 2027, pour souligner le 50^e anniversaire de l'AAAE, L'Alinéa explorera le thème “Grimoire”, en hommage au bulletin de l'Asso qui, en 1978, portait ce nom. Comme il l'est expliqué dans le troisième numéro du bulletin Grimoire, conservé aux archives de l'AAAE, un grimoire est “le livre des magiciens et des sorciers pour invoquer des démons et procéder à la métamorphose du monde”.

“Et”: ce n'est pas l'un ou l'autre. Pour changer le monde, il faut invoquer des démons. Pour invoquer des démons, il faut changer le monde. Évidemment: personne n'aurait envie d'invoquer des démons si la vie était belle et facile. Pour les tenants du statu quo, les masques démoniaques des dissidents menacent l'équilibre du monde.

PARUTION À L'AUTOMNE 2027

Grimoire

Grimoire évoque une épaisseur parcheminée, l'odeur poussiéreuse d'une vieille bibliothèque, de bougies fondues et d'encens, un cuir taché et des enluminures dorées, des gravures inquiétantes et une table de travail en chêne, avec un crâne humain et un porte-plume. On ne lit pas un grimoire sur une liseuse, on n'achète pas un grimoire en librairie; on le trouve dans une grotte lugubre, au chevet d'un pendu ou dans la bibliothèque d'une capitale ravagée par les siècles.

Un grimoire est un livre de magie, de sorcellerie, par définition réservé aux initié.es; le commun des mortels n'a pas accès à son savoir, à ses tours, à ses enseignements. Son contenu est forcément ésotérique, obscur, impossible à déchiffrer, à l'instar de ces ouvrages d'alchimie chers à Umberto Eco qui, depuis le *Corpus Hermeticum* attribué au mage Hermès Trismégiste, prétendent détenir la clé de la connaissance. Les magiciens du Moyen-Âge voulaient la pierre philosophale, l'oeuvre au noir, alors que les transhumanistes d'aujourd'hui s'injectent du sang d'adolescents pour ralentir le vieillissement et recherchent la transcendance dans la poursuite de l'intelligence artificielle générale.

Arthur Machen, grand décadent gallois, avait fait dire à un de ses personnages dans *Le grand dieu Pan* que le Mal, c'était la tentative des humains de s'approprier des pouvoirs détenus par les dieux, alors que le Bien serait la tentative de retrouver les pouvoirs qui étaient siens avant la Chute. Et si le mal n'était que contestation de l'ordre établi?

Les personnages de fiction seraient-ils des démons, désirant plus que tout nous écarter de la réalité pour nous attirer dans la folie? L'auteur serait un conjurateur de sortilèges, un illusionniste capable de fasciner autrui, de capturer dans les rets de la fiction quiconque s'écarterait trop du sentier balisé. Ce serait le propre de l'illusion elfique, pour Tolkien:

un art capable de se superposer complètement au réel, au point de tromper celui ou celle qui lève les yeux sur lui. N'est-ce pas là le rêve de tout créateur?

Les grimoires fictifs peuplent nos récits, du *Petit Albert* du piètre sorcier Amand dans *L'influence d'un livre*, le premier roman québécois, jusqu'au *Livre des morts* du film d'aventures *La momie* (1998), en passant par le fameux *Nécronomicon* de H. P. Lovecraft, supposément écrit au VIII^e siècle par le poète fou Abdul al-Hazred. Comme la réalité, la fiction invente des grimoires, des livres qu'il faut savoir déchiffrer pour ensuite savoir déchiffrer le monde. Car au fond du réel réside un mystère. Ne sommes-nous pas tous un peu sorciers?

Veuillez envoyer votre texte à info@aaa.ca avant le 31 janvier 2027 en vous assurant de respecter les exigences suivantes:

- Joindre votre nom et vos coordonnées;
- Formater le fichier à double interligne, en Times New Roman (12 points);
- Ne pas dépasser 1000 mots pour les textes en prose ou deux pages pour les textes en vers.

Le comité éditorial se réunira pour évaluer les textes de manière anonyme et contactera les auteur.es sélectionné.es pour les accompagner dans le travail éditorial qui suivra. Conformément à la philosophie de la revue, les personnes dont les textes seront sélectionnés devront garantir n'avoir utilisé aucun agent conversationnel et se montrer ouvertes à retravailler leur texte à la lumière des commentaires du comité. La coopération et le dialogue permettront de réaliser tout le potentiel du texte.

L'Alinéa publie de la fiction, de la poésie, de l'essai et du récit.



aaaestrie.ca